Il était une fois une vieille reine qui était aussi un peu sorcière. Elle avait une fille si belle que nul n'en avait jamais vu de telle sous le soleil. Sa beauté avait attiré tous les jeunes hommes de la contrée, qu'ils soient princes ou simplement bien mis de leur personne. Mais c'était sans compter sur la cruauté de la reine.

Après avoir accueilli ces prétendants avec le plus mielleux des sourires, elle leur tenait ce langage :

« Beau seigneur, quel honneur ce serait pour moi de vous avoir pour gendre, mais ma fille est si belle qu'avant que je puisse vous accorder sa main, vous comprendrez bien qu'il me faille vous soumettre à quelques épreuves. Si vous en sortez vainqueur, vous pourrez épouser la princesse. Dans le cas contraire, vous monterez tout droit sur l'échafaud. »

Mais la jeune fille était si belle qu'aucun jeune homme ne voulait renoncer et que tous terminaient leur courte vie la tête sur le billot.

Dans un royaume voisin, un jeune prince, intelligent, beau de sa personne, courageux, avait appris la chose et brûlait de se mesurer à la vieille reine. Le roi son père l'ayant empêché de se livrer à une telle folie, le prince tomba malade et dut s'aliter. Sa maladie dura sept ans. Mais voyant qu'aucun médecin n'arrivait à le guérir, son père finit par céder. A l'instant même, le jeune homme retrouva sa santé et partit sans plus attendre vers celle qu'il considérait déjà comme sa bien-aimée.

Alors qu'il cheminait, il rencontra dans la campagne un homme couché sur le sol. Il avait un ventre énorme.

– Que fais-tu donc là, l'ami ? demanda le prince.

– Ah ! Si vous saviez, seigneur, répondit-il. Mon ventre est si gros que j'ai peine à le remplir. Et il peut devenir mille fois plus gros encore.

– Suis-moi, lui dit le prince, j'aurai sans doute besoin de toi.

Un peu plus loin, ils croisèrent un homme qui, l'oreille collée au sol, semblait particulièrement absorbé. A la question du prince, il répondit :

– Mon oreille est si fine qu'en la posant sur le sol je peux entendre tout ce qui se passe dans le monde entier.

– Voici quelque chose de bien curieux, s'exclama le prince. Viens donc avec nous, je saurai bien t'utiliser.

Ils continuèrent leur chemin et se heurtèrent bientôt à deux énormes pieds qui leur barraient le passage. Derrière ces pieds, un corps s'étendait, immense. Après être enfin arrivé près de la tête de l'homme, celui-ci leur déclara :

— Je suis peut-être grand, mais je peux m'étirer mille fois plus encore. De mon bras je peux ainsi atteindre n'importe quel point de la terre.

– Voici qui est fort singulier, dit le prince. Viens avec nous. Je trouverai bien quelque travail à te donner. Un peu plus loin, ils croisèrent un homme qui avait un bandeau noir sur les yeux.

– Mon regard est si perçant, leur déclara-t-il, que si je le laisse se poser sur quelque objet, celui-ci éclate en mille morceaux. Il me faut donc me cacher les yeux pour éviter d'entraîner d'épouvantables catastrophes.

Le prince fut si étonné qu'il prit l'homme au bandeau noir à sa suite.

Peu après, ils croisèrent un homme qui grelottait sous un épais manteau alors que le soleil frappait à plein.

– Si vous saviez, monseigneur, dit-il avant qu'on l'interroge, plus il fait chaud, plus je grelotte, et plus il fait froid, plus je transpire ! Voyez quel désagrément tout ceci peut entraîner !

Le prince en convint et l'invita à venir à sa suite.

Juste avant d'arriver à la ville de la princesse, ils rencontrèrent un jeune homme qui, la main au-dessus des yeux, scrutait l'horizon avec attention.

– Que regardez-vous donc ? lui demanda le prince.

– Ma vue est si fine, répondit-il, que je peux distinguer tout ce qui se passe à des distances incroyables. Rien de ce qui arrive dans le monde ne peut échapper à ma vigilance.

Et voilà en quel équipage le prince pénétra dans le château de la reine. Celle-ci se réjouit à la vue de ce nouveau prétendant qui venait de lui-même se jeter dans son piège. A peine lui avait-il fait sa demande qu'elle lui proposa la première épreuve :

« J'ai perdu une bague des plus précieuses. Tu dois me la retrouver sans plus attendre.»

L’homme qui voyait si loin eut tôt fait de la repérer gisant au fond d'une mer lointaine, celui qui ne cessait de manger, de boire cette mer, et celui qui pouvait s'étirer jusqu'aux extrémités de la terre, de tendre le bras et de saisir le bijou. La reine en fut fort étonnée mais n'en laissa rien paraître. Elle mena le prince dans une étable où se trouvaient trois cents bœufs, puis dans une cave où étaient rangés trois cents tonneaux de vin.

« Je veux que demain matin il ne reste ni un poil ni un os de ces bœufs, ni une goutte de ce vin », ordonna-t-elle avec un sourire cruel, sûre qu'elle était de l'impossibilité de l'exploit.

C'était sans compter sur l'homme au gros ventre qui fit bientôt leur affaire aux bœufs comme aux tonneaux.

Stupéfaite, la reine annonça la dernière épreuve. Elle conduirait elle-même la princesse dans la chambre du prince, la laisserait et reviendrait à minuit précise. Le prince devrait alors impérativement tenir la princesse dans ses bras. Cette épreuve semblait si simple que chacun pensa qu'il ne s'agissait là que d'une formalité.

« Prenez garde, dit cependant le prince. Cela paraît si facile qu'il doit bien y avoir quelque tour à déjouer. Faites bien en sorte que nul ne puisse sortir de ma chambre quand la princesse y sera entrée. »

Et lorsqu'elle fut conduite chez le prince, l'homme interminable s'enroula autour d'eux et le gros se plaça contre la porte alors que le jeune homme contemplait enfin de tout son soûl la jeune fille qui ne disait pas un mot. Mais vers onze heures la reine jeta un sort. Tous s'endormirent et la princesse disparut. Quand le sort fut levé, à minuit moins le quart, ils s'éveillèrent dans la plus grande détresse.

« Quel malheur ! Qu'est-il arrivé ? Comment maintenant retrouver la princesse ? » implora le prince.

Tandis qu'ils se lamentaient, le serviteur à la fine oreille dit :

« Silence ! Vous faites trop de bruit ! Je ne peux rien entendre. »

Alors il posa son oreille contre le sol et dit au bout de quelques instants :

– La princesse est à trois cents lieues d'ici, pleurant sur un rocher magique. Toi seul, l'Interminable, tu peux aller la chercher. Tu n'as qu'à t'allonger, faire quelques pas, et tu seras auprès d'elle.

– Bien sûr, répondit-il. Mais j'emmène avec moi celui qui a le regard perçant, il pourra détruire le rocher qui retient la princesse prisonnière.

Il prit l'homme aux yeux bandés sur le dos, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils étaient auprès de la princesse. L'Interminable retira le bandeau des yeux de son compagnon, et aussitôt le rocher se brisa en mille morceaux, délivrant sa prisonnière. Il prit alors la princesse par le bras et la conduisit auprès du prince. Puis il retourna auprès du rocher brisé pour y rechercher son compagnon. Quelques instants après, ils se retrouvaient tous ensemble dans la chambre du prince. A minuit, ils étaient là, le cœur joyeux, heureux d'avoir remporté cette dernière épreuve. Minuit n'avait pas encore fini de sonner que la reine entrait dans la chambre, sûre d'avoir cette fois gagné. Elle se réjouissait déjà d'envoyer le prince à l'échafaud. Quand elle vit le spectacle, elle ne put qu'éclater de rage. Mais, malgré son dépit, elle dut bien reconnaître qu'elle avait perdu : « Tu es plus fort que moi, cria-t-elle. Je ne puis donc t'empêcher d'épouser la princesse puisque tu as surmonté toutes les épreuves. »

Mais en quittant la chambre, elle trouva moyen de dire en secret à sa fille qu'il était honteux pour elle de ne pouvoir choisir un mari selon ses goûts. A ces mots la princesse entra dans une grande colère, comment pouvait-elle se laisser dicter ainsi sa conduite par un inconnu ? Elle fit donc empiler sur la grand-place de la ville trois cents fagots de bois et appela le prince.

« Vous avez triomphé des trois épreuves que vous avait imposées ma mère, lui dit-elle. Maintenant, si vous voulez toujours m'épouser, vous devrez vous soumettre à l'épreuve que moi-même je vous impose. Trouvez donc quelqu'un qui acceptera de s'asseoir trois jours durant sur le tas de bois que j'ai fait monter sur la place après qu'on y aura mis le feu. »

Elle pensait qu'aucun des serviteurs n'accepterait de se sacrifier pour le prince, mais que lui, pour lui prouver son amour, n'hésiterait pas à s'y jeter. Elle en serait ainsi débarrassée à jamais.

C'était sans compter sur celui qui grelottait toujours.

« Tu n'as encore rien apporté à notre maître, lui dirent les cinq autres. A toi maintenant de nous montrer ce que tu sais faire. »

Ils l'aidèrent à monter sur le bûcher puis y mirent le feu. Celui-ci fit rage jusqu'à ce que tout soit réduit en cendres. Au bout de trois jours, les flammes cessèrent laissant au milieu de la place le Grelottant qui tremblait comme une feuille.

« Je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie, déclara-t-il, un peu plus et je n'y résistais pas. Vous m'auriez trouvé complètement congelé. »

N'ayant plus de raison pour retarder le mariage, la princesse dut se résoudre à accepter l'inconnu comme époux. Mais alors qu'ils se dirigeaient vers l'église en carrosse, la reine se dit en elle-même qu'elle ne pouvait pas laisser faire une telle chose. Elle envoya donc ses soldats sur leurs traces avec ordre de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient et de lui ramener la princesse saine et sauve.

Mais le serviteur à la fine oreille avait entendu ce qu'avait dit la reine, et le gros homme eut le temps de recracher une partie de l'eau qu'il avait bue en asséchant la mer. Cela forma un énorme lac dans lequel les troupes de la reine se noyèrent. La reine, s'en étant aperçue, envoya alors ses cavaliers. Mais la fine oreille veillait. Il entendit le galop des chevaux, le dit à celui qui avait le regard perçant et celui-ci, d'un clin d'œil, brisa l'ennemi comme du verre.

Les six serviteurs se retournèrent alors vers le prince et lui dirent : « Seigneur, nous t'avons bien servi, nous pensons maintenant que tu n'as plus besoin de notre aide. Nous allons te quitter pour chercher fortune sous d'autres cieux. » Et ils allèrent leur chemin. Arrivé près de son château, le prince, qui n'avait toujours pas révélé à la princesse qui il était, lui dit : «Tu crois peut-être que je suis prince. Détrompe-toi. Je suis le fils du porcher que tu vois là-bas et nous allons le retrouver pour l'aider à soigner ses cochons. »

Il s'arrêta donc à l'auberge du village et ordonna en cachette à l'aubergiste d'enlever les vêtements de la princesse pendant la nuit. Au matin, celle-ci ne retrouva aucun de ses habits et fut bien contente que la femme de l'aubergiste lui prêtât une robe et des bas de laine, ce qu'elle fit comme s'il s'agissait de somptueux présents.

« C'est bien parce que votre mari est le plus gentil des hommes, dit-elle en s'en allant. Si je m'étais écoutée, je ne vous aurais rien donné du tout. »

Croyant qu'il était véritablement porcher, elle vint avec lui garder les bêtes, non sans se dire qu'elle était là bien punie de son orgueil et de sa morgue. Au bout de huit jours, ses pieds étaient si douloureux qu'elle ne pouvait plus marcher. Elle resta donc à l'auberge tandis que son mari partait à son travail. Des gens qui passaient lui demandèrent :

– Savez-vous vraiment qui est votre mari ?

– Bien sûr, c'est un porcher, répondit-elle. Mais comme la vie est difficile, il est parti avec un lot de lacets et de rubans pour essayer de gagner quelques sous.

–– Venez donc avec nous, lui dirent-ils alors. Nous allons vous faire une surprise. Curieuse, elle les suivit. Ils arrivèrent bientôt au château et pénétrèrent dans la grande salle où le prince l'attendait sur le trône, vêtu de ses habits royaux. A son entrée, il se leva et vint à sa rencontre. Elle le reconnut tandis qu'il la prenait dans ses bras pour l'embrasser et la serrer sur son cœur.

« Tu m'as fait tellement souffrir, lui dit-il en souriant, qu'il fallait bien qu'à ton tour tu souffrisses un peu pour moi ! » La princesse retrouva ses vêtements de princesse, et l'on put enfin célébrer leurs noces.

Et celui qui m'a raconté cette histoire aurait bien aimé y être.